



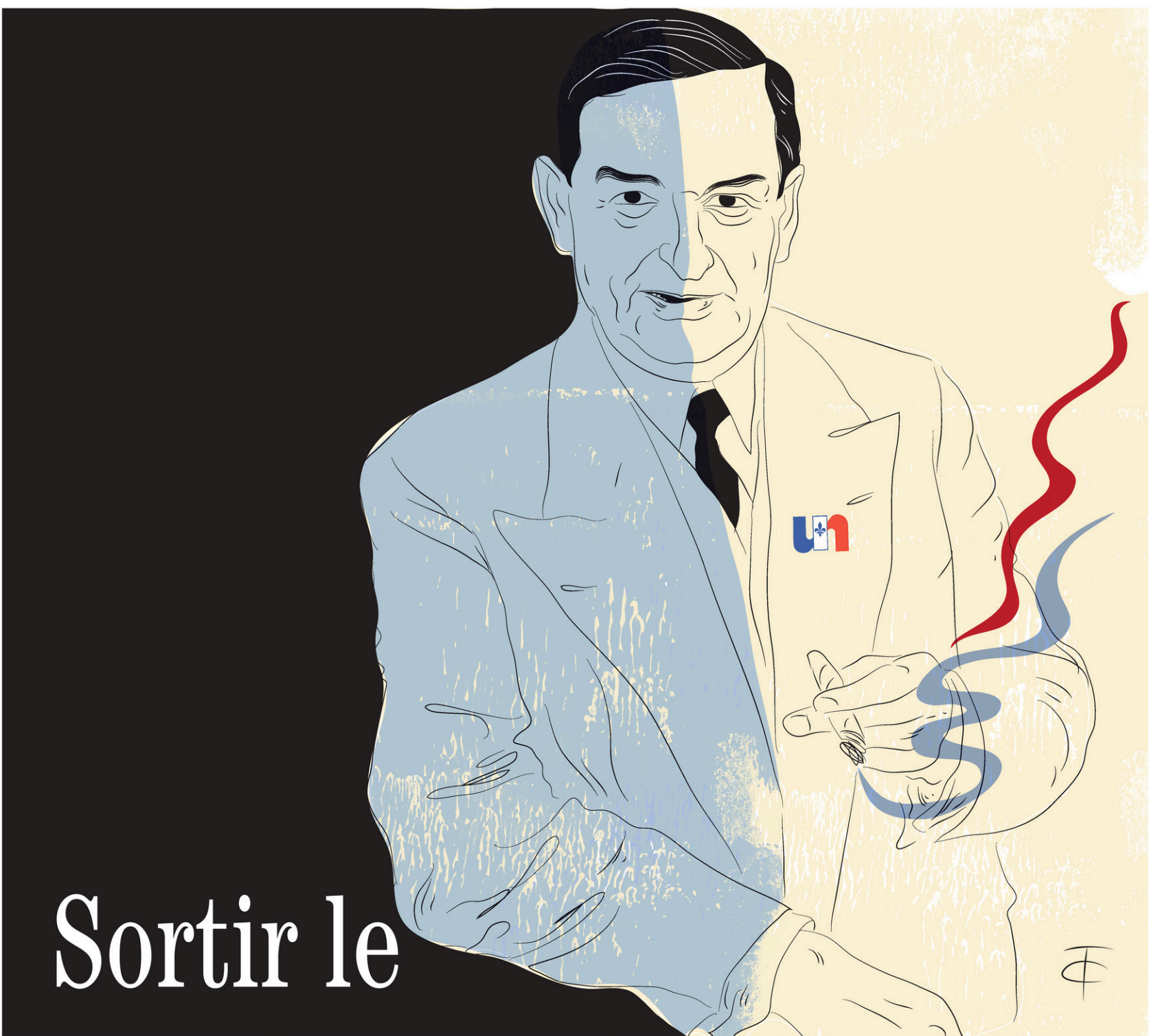
**Bernard Gilbert** revisite le mythe de Pygmalion  
Page F 3



**Emmanuel Carrère,** vampire à sa manière  
Page F 5

# LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 MARS 2016



## Sortir le « cheuf » de sa noirceur

Un grand premier ministre, Maurice Duplessis? Martin Lemay l'avance sans nous en convaincre.

LOUIS CORNELLIER

**D**ans une société attachée à son histoire, le livre de Martin Lemay, *À la défense de Maurice Duplessis*, déchaînerait les passions. Le long règne (1936-1939 et 1944-1959) du chef de l'Union nationale a laissé une marque indélébile dans notre histoire contemporaine. Incarnait-il, comme certains l'ont cru, la quintessence du Québec conservateur, respectueux de la trajectoire canadienne-française, ou un grossier traditionalisme autoritaire, acharné à empêcher une saine modernisation du Québec?

Dans le regard que l'on jette sur la figure de Duplessis se joue, encore aujourd'hui, un affrontement idéologique constitutif de notre vision du Québec. Repousser par excellence aux yeux des progressistes qui trouvent le Québec qu'ils aiment dans la Révolution tranquille, celui que l'on surnommait le « cheuf » mérite-t-il la mauvaise réputation qu'il traîne depuis sa mort, en 1959?

Ex-conseiller municipal montréalais et ex-député péquiste (2006-2012), Martin Lemay, qui se réclame du conservatisme politique, entend réhabiliter l'œuvre de Duplessis. Porté sur la polémique, il n'hésite pas à affirmer que *« Maurice Duplessis a été le plus grand premier ministre de l'histoire du Québec »* et à ajouter qu'il voterait pour le chef de l'Union nationale si ce dernier pouvait encore se présenter à une élection. Lemay aime le nationalisme auto-

miste de Duplessis, *« sa gestion prudente des deniers publics »*, sa vision économique capitaliste et sa détermination.

L'essayiste, déjà auteur de deux livres très critiqués envers la gauche québécoise, s'en prend avec vigueur et clarté à ce qu'il appelle le *« mythe de la Grande Noirceur »*. Depuis 50 ans, note-t-il, le consensus veut que Duplessis ait été *« une canaille et un despote »* et le grand responsable du *« sous-développement chronique »* du Québec à son époque.

Or, Lemay rejette cette lecture historique, qui ne retient, selon lui, que l'argumentation des adversaires de Duplessis, parmi lesquels on trouve principalement Pierre Elliott Trudeau, Gérard Pelletier, Jacques Hébert, l'historien Marcel Trudel, le sociologue Marcel Rioux, de même, chez les vivants, que le journaliste et historien Jean-François Nadeau.

Même s'il se scandalise à plusieurs reprises des *« outrances verbales »* des tenants de la thèse de la Grande Noirceur, Lemay n'évite pas ce travers en affirmant qu'en donnant raison aux déni-greurs les plus virulents du duplessisme, *« les Québécois ont été les victimes consentantes d'une des plus grandes opérations de mystification de leur histoire et [...] de l'histoire occidentale »*.

L'argumentation de l'essayiste, c'est une évidence, ne convaincra pas les contempteurs du « cheuf ». Lemay a beau prétendre que sa réflexion se fonde sur les faits et non sur des légendes et préfère la rigueur à la politique, il reste que sa démarche repose sur un parti pris idéologique, favorable au courant de la droite

conservatrice. Cela est légitime, bien sûr, mais ne peut être assimilé à un regard objectif.

On sera d'accord avec Lemay pour affirmer que l'expression « Grande Noirceur », utilisée pour décrire le Québec des années 1940-1950, est hyperbolique. À l'échelle des malheurs du monde, vivre sous le duplessisme n'était certainement pas le pire des sorts. Entendre Gérard Pelletier, membre du gouvernement Trudeau à l'époque de la Loi sur les mesures de guerre, comparer Duplessis à Hitler, à Staline et à Pétain au moment où René Lévesque voulait installer la statue de l'ex-premier ministre du Québec devant l'Assemblée nationale, a quelque chose de gênant, c'est vrai.

### Antisyndicalisme

Cette admission ne disculpe pas pour autant Duplessis de tout blâme sévère. Que penser, en effet, d'un premier ministre nationaliste qui offre son peuple travailleur en pâture aux investisseurs étrangers anglo-saxons, en quête d'une main-d'œuvre docile et matée, si nécessaire? Duplessis se méfiait des syndicats, mais pas des travailleurs, écrit Lemay.

Sans les premiers, pourtant, que le « cheuf » n'a cessé d'assimiler injustement à des communistes séditieux, les seconds ne pouvaient qu'être désarmés devant les capitalistes peu scrupuleux de l'époque, d'autant que Duplessis réduisait le rôle de l'État à celui de policier de l'ordre établi. Quand Lemay affirme que *« le récit de l'antisyndicalisme de Duplessis a été nettement exagéré »* et cite Conrad Black pour saluer la vision économique de son héros, on ne peut que se dire que l'amour rend encore plus aveugle que la colère.

VOIR PAGE F 6 : « CHEUF »



PHOTOS PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## Le traducteur en eux

De plus en plus d'auteurs anglos et francos se frottent à la musicalité de l'autre

Nicolas Dickner chez Andrew Kaufman, Daniel Grenier croisant Dimitri Nasrallah, Catherine Leroux face à Sean Michaels. Les auteurs d'ici, connus et reconnus, sont de plus en plus nombreux à faire de la traduction. Visite guidée de ces territoires grandissants.

DOMINIC TARDIF

Daniel Grenier l'avoue d'emblée. *« C'était radical comme choix, mais pour la traduction de Sweet Affliction d'Anna Leventhal [devenue Douce détresse au Marchand de feuilles en 2015], mes modèles, c'était les versions québécoises de Slap Shot et des Simpson. On peut presque davantage parler d'adaptation que de traduction. »*

Le recueil de nouvelles de la Montréalaise, avec son écriture oralisante et son humour juif, appelait ce genre d'importante relecture et ne définit pas le *modus operandi* de Grenier traducteur en toutes circonstances, mais représente sans doute une des façons les plus spectaculaires de ce que peut accomplir un écrivain lorsqu'il se fait traducteur.

Au cours des dernières années, Nicolas Dickner s'est ainsi mesuré aux *Weird* et *Minuscule* d'Andrew Kaufman (Alto), William S. Messier à *La singerie* de la poète Julie Bruck (Tryptique) et Catherine Leroux aux *Corps conducteurs* (Alto) de Sean Michaels. Fait à noter, les auteurs plongent sans nécessairement avoir ce que l'on attendrait de diplômés dans le domaine sur leur curriculum vitae.

*« Le métier de traducteur a peut-être longtemps été vu comme quelque chose de plus technique, qui devait être accompli par quelqu'un qui avait étudié »,* observe Dominique Fortier, qui signait en 2002 sa première traduction, un essai portant le suave titre de *Partis politiques et comportement électoral au Canada*, et qui, depuis *Du bon usage des étoiles*, roman qui la révélait en 2008, embrasse le double statut d'écrivaine et traductrice littéraire. *« Je pense que là, on se rend compte que ça relève davantage de l'art. »*

*« On partage un métier avec celui qu'on traduit, on est capable d'épouser sa logique, fait pour sa part valoir Catherine Leroux. Sans établir de comparaisons défavorables avec les traducteurs patentés, je pense que les éditeurs viennent chercher notre sensibilité. Ça les intéresse qu'un auteur puisse mettre sa propre couleur dans un texte. »*

### Quand traduire rime avec prescrire

Dimitri Nasrallah revendique fièrement les pairages qu'effectue Véhicule Press, maison anglo-montréalaise où il dirige la section fiction, comme de précieux outils de mise en marché. *« L'écrivain qu'on choisit pour traduire devient*

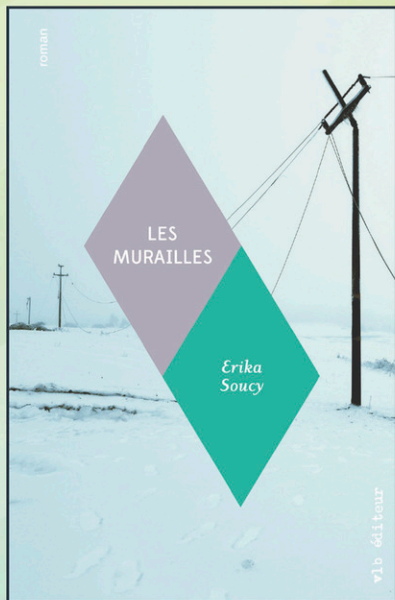
VOIR PAGE F 4 : TRADUCTEUR

# DES LIVRES D'ICI

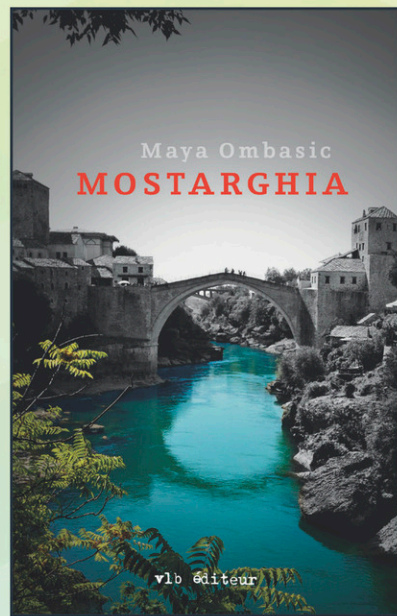
POUR S'ÉVADER,  
RÉFLÉCHIR,  
S'INFORMER, S'AMUSER,  
S'ÉMOUVOIR, RELAXER,  
DÉCOUVRIR...



Collectif  
Guides de voyage Ulysse  
29,95 \$  
Aussi en numérique



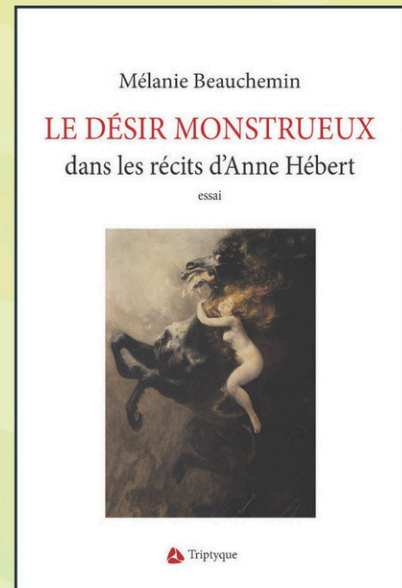
Erika Soucy  
VLB éditeur  
24,95 \$  
Aussi en numérique



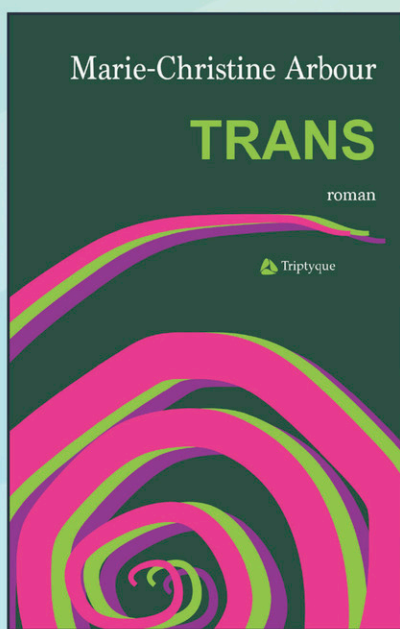
Maya Ombasic  
VLB éditeur  
27,95 \$  
Aussi en numérique



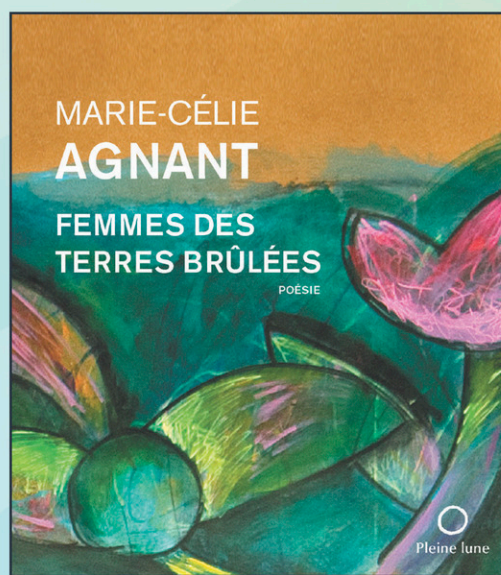
Francine Brunet  
Stanké  
24,95 \$  
Aussi en numérique



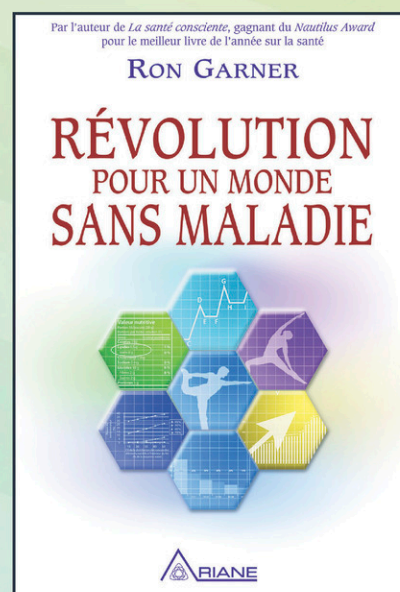
Mélanie Beauchemin  
Les Éditions Triptyque  
27 \$  
Aussi en numérique



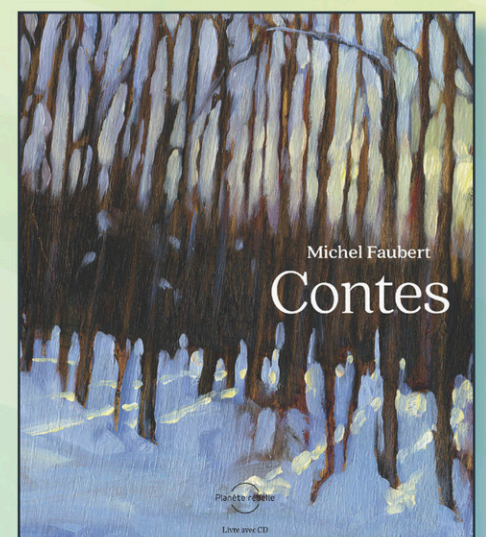
Marie-Christine Arbour  
Les Éditions Triptyque  
25 \$  
Aussi en numérique



Marie-Célie Agnant  
Pleine lune  
20 \$



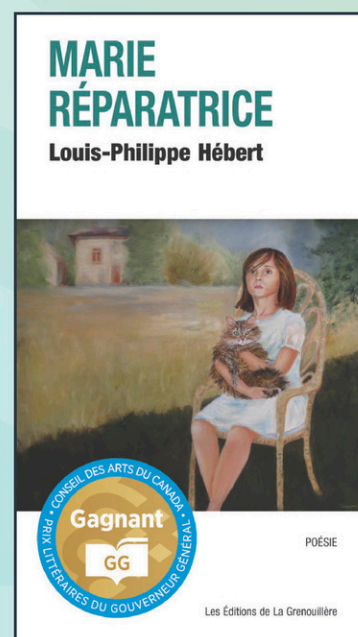
Ron Garner  
Ariane Éditions inc.  
25,95 \$



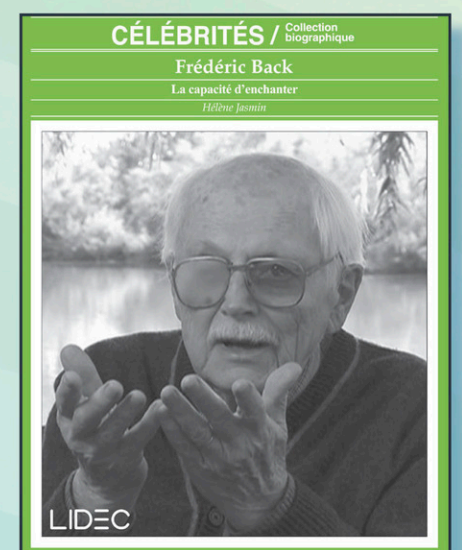
Michel Faubert  
Planète Rebelle  
21,95 \$



Benoit Dutrizac  
Illustrations de Bellebrute  
Fonfon  
14,95 \$



Louis-Philippe Hébert  
Les Éditions de La Grenouillère  
14,95 \$  
Aussi en numérique



Frédéric Back  
LIDEC inc.  
13,65 \$  
Aussi en numérique

VOUS LES TROUVEREZ  
CHEZ VOTRE  
LIBRAIRE FAVORI!

## LITTÉRATURE

## Les amours noires d'un Pygmalion

Bernard Gilbert amalgame les genres pour raconter les deux faces d'une histoire

DANIELLE LAURIN

Dans son troisième roman, Bernard Gilbert revisite le mythe de Pygmalion par le biais d'une histoire d'amour improbable entre deux êtres que tout sépare. Pour le *happy end*, on repassera. C'est très noir.

Au début, on ne sait trop que penser. On se dit qu'on nage en plein cliché: le vieux bouc qui renaît à la vie grâce à une petite jeunesse aguicheuse roulée comme une déesse...

Lui, Xavier, originaire de France, est riche et cultivé. Sa nouvelle flamme, Klaude, née dans la basse-ville de Québec, est démunie, sans éducation. Peu importe. Xavier se laisse séduire, aveuglé, totalement envoûté par les charmes de la jeune femme et de son savoir-faire sexuel.

Très sexuel, d'ailleurs, ce *Pygmalion tatoué*, très explicite, très cru. Pas tout du long, mais ça revient régulièrement, à toutes les sauces: orgasmes multiples, détaillés sans retenue. On n'est pas loin de la machine à fantasmes.

Peu importe, donc, la différence de classe entre eux, se dit Xavier... ou tant mieux: en plus d'avoir une bête de sexe à ses côtés, il a enfin trouvé un but à sa vie de retraité blasé.

Comme il le dit lui-même: «À l'aube de la soixantaine, pour ainsi dire revenu de tout, je ne croyais plus ni en l'humanité — bonne ou mauvaise — ni en quoi que ce soit qui se rapprochât du bonheur, encore moins en Dieu. J'étais le spécimen cynique d'une espèce en déroute dans sa course effrénée vers le troisième millénaire.»

Désormais, entre deux scènes de baise torride, il entreprend de faire de lui-même un Pygmalion, de consacrer sa vie à la transformation de sa Galatée à lui, au contact de l'art, de la littérature, de beaux vêtements, de mets de qualité et de grands vins.

Chemin faisant, son attachement pour Klaude ira en grandissant. Se pourrait-il qu'il soit en train de vivre pour la première fois de sa vie un amour plein et entier, total? Trop beau pour être vrai. Et il le paiera cher, très cher.

## Mauvais sort

Tout cela nous est raconté au passé, quelques années plus tard, par Xavier. Affaibli, sentant son corps le lâcher, il a décidé, dans la chambre individuelle d'un hôpital haut de gamme où il a abouti, de témoigner. Il dicte oralement, sur un magnétophone, ses mémoires. Afin que le récit de la félicité et du cauchemar qu'a représenté la belle Klaude dans sa vie passe à la postérité.

Ce n'est qu'une facette de

l'histoire. Car cette Klaude aura droit elle aussi au chapitre. Son témoignage éclairera bien des points d'ombre. Et nous donnera froid dans le dos.

Ce n'est pas tout. Un troisième narrateur s'invitera dans l'affaire. Un enquêteur privé, qui n'est pas sans taches. Il arrondira les angles, fera la part des choses et nous donnera le fin mot de l'histoire.

Entre-temps, ce qui se donnait au départ comme une histoire banale d'amour et de sexe, un roman de mœurs cliché et olé-olé, sous prétexte de remodeler le mythe de Pygmalion, s'avère bien plus glauque qu'on aurait pu s'y attendre. On va de surprise en surprise. De mauvais sort en mauvais sort, à vrai dire. Pour se rendre compte finalement qu'on est en plein thriller.

On fraiera avec la prostitution, la violence de tout acabit, le crime organisé. Trahisons et corruption au programme. Et vengeance. Terrible vengeance qui nous laissera sans mots.

Quand on croira que c'est assez, que c'est trop, on s'enfoncera encore plus dans la noirceur, le macabre. Mais étonnamment, restera toujours en toile de fond un questionnement sur la confusion des sentiments. Autant pour Xavier que pour Klaude.

## Paradoxes

C'est ce déchirement, ce paradoxe du sentiment amoureux qu'exploite habilement Bernard Gilbert. Sans rendre ses protagonistes sympathiques, attachants, ce qui pourtant ne joue pas pour lui. Mais parce que ses personnages ne sont pas tout d'un bloc, justement, qu'ils sont pétris de contradictions, ils parviennent à nous surprendre jusqu'au bout.

Roman complexe, ce *Pygmalion tatoué* qui amalgame les genres. Complexe autant dans sa structure que dans son intrigue. On reconnaît bien là l'auteur de *Quand la mort s'invite à la première*. Même si les contextes diffèrent.

Dans son roman précédent, un polar évoluant dans le milieu théâtral, avec au centre une intrigue politique, Bernard Gilbert nous ramenait à l'ère duplessiste. Au départ: deux meurtres à élucider. Chemin faisant, on rencontrait des artistes activistes, des politiciens véreux, des membres du clergé tout-puissants et des policiers corrompus. Chaque fois que s'ouvrait une porte, une autre piste se présentait.

De la même façon, *Pygmalion tatoué* ne ménage pas les rebondissements, les effets de choc. La même impression de surcharge. Et d'égarément, par moments. Mais aussi, au fil d'arrivée, la même impres-



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Bernard Gilbert exploite habilement le paradoxe du sentiment amoureux dans *Pygmalion tatoué*.

« Je rêvais d'être dans la peau du sculpteur chypriote de l'Antiquité, le Pygmalion original, tombé amoureux d'une de ses sculptures »

Extrait de *Pygmalion tatoué*

sion que l'auteur, derrière, n'a jamais perdu de fil en vérité: il est parvenu à tisser sa toile admirablement.

Autre point commun avec *Quand la mort s'invite à la première*: un personnage étrange, celui de l'enquêteur privé, déjà présent dans le premier roman de Bernard Gilbert, *CQFG*, paru il y a 22 ans. S'il ne joue pas nécessairement un rôle clé dans *Pygmalion tatoué*, Bertold Fauvert n'en a pas moins une vision assez juste de la relation trouble qui s'est jouée entre les deux antihéros du roman. Pour

lui, « leur relation rassemble tous les ingrédients d'une belle histoire: feu d'artifice initial, lune de miel, genèse et maturation du conflit, explosion de violence, vengeance et catharsis finale. Un peu plus, ces deux êtres que tout opposait se seraient aimés profondément ».

Collaboratrice  
Le Devoir

PYGMALION TATOUÉ  
Bernard Gilbert  
Druide  
Montréal, 2016, 280 pages

P Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS  
Du 7 au 13 mars 2016

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
<b>▼ Romans québécois</b>		
1	Naufrage Biz/Leméac	9/8
2	La promesse des Gélinas • Tome 3 Florie France Lorrain/Guy Saint-Jean	1/3
3	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descend... Anne Robillard/Wellan	2/4
4	Il était une fois à Montréal • Tome 2 Nos combats Michel Langlois/Hurtubise	2/4
5	Les hautes montagnes du Portugal Yann Martel/XYZ	3/6
6	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba! Amélie Dubois/Les Éditions réunies	4/18
7	Ceux qui restent Marie Laberge/Québec Amérique	6/19
8	Le petit voleur Robert Lalonde/Boréal	-/1
9	Le passé recomposé Micheline Duff/Québec Amérique	5/8
10	Souvenirs d'autrefois • Tome 2 1918 Rosette Laberge/Les Éditions réunies	8/6
<b>▼ Romans étrangers</b>		
1	L'horizon à l'envers Marc Levy/Robert Laffont	1/5
2	Carnets noirs Stephen King/Albin Michel	-/1
3	Inhumaine. Une enquête de Kay Scarpetta Patricia Cornwell/Flammarion Québec	6/2
4	Before • Tome 2 L'épilogue Anna Todd/Homme	2/2
5	La dame de Zagreb Philip Kerr/Masque	3/3
6	Désaxé Lars Kepler/Actes Sud	4/5
7	City on fire Garth Risk Hallberg/Plon	5/9
8	Invisible James Patterson   David Ellis/Archipel	7/6
9	Les enquêtes du département V • Tome 6... Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	8/10
10	Before • Tome 1 L'origine Anna Todd/Homme	9/7
<b>▼ Essais québécois</b>		
1	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes d'humeur Fabien Cloutier/Lux	2/4
2	Après Charlie. Laiques de tous les pays... Djemila Benhabib/Septentrion	1/2
3	Mauvaise langue Marc Cassivi/Somme toute	5/2
4	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... Boucar Diouf/La Presse	3/22
5	L'impossible dialogue. Sciences et religions Yves Gingras/Boréal	4/5
6	Manifeste des femmes. Pour passer de la colère... Lise Payette/Québec Amérique	8/10
7	Lève la tête, mon frère! Pierre-Luc Bégin   Manon Leriche/du Québécois	9/2
8	La médiocratie Alain Denault/Lux	-/1
9	Treize verbes pour vivre Marie Laberge/Québec Amérique	6/19
10	Les libéraux n'aiment pas les femmes Aurélie Lanctôt/Lux	-/1
<b>▼ Essais étrangers</b>		
1	La puissance de la joie Frédéric Lenoir/Fayard	1/8
2	Il est avantageux d'avoir où aller Emmanuel Carrère/POL	-/1
3	Nous sommes tous des féministes Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	-/1
4	Palestine Noam Chomsky   Ilan Pappé/Ecosociété	6/3
5	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel	5/4
6	Une colère noire. Lettre à mon fils Te-Nehisi Coates/Autrement	2/5
7	Murmures à la jeunesse Christiane Taubira/Philippe Rey	-/1
8	Sonnez, merveilles! Kent Nagano   Inge Kloepper   Isabelle Gabolde/Boréal	8/2
9	La bulle du carbone Jeff Rubin/Hurtubise	-/1
10	La pipe d'Oppen Paul Auster/Actes Sud	7/4

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.  
© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## ANTHOLOGIE

## Le chœur des femmes

Femmes rapaillées propose de dire le monde au féminin en s'incarnant dans la pertinence de la poésie

HUGUES CORRIVEAU

Faut-il vraiment souligner mon étonnement devant la référence à l'image tutélaire d'un poète masculin, aussi prestigieux soit-il, à savoir Gaston Miron, en titre de la nouvelle anthologie *Femmes rapaillées* qui vient de paraître et dirigée par Isabelle Duval et Ouanessa Younsi? Soit, *L'homme rapaillé* est un titre phare de notre littérature dont le sens rassembleur n'échappe à personne. Mais il eût été certainement judicieux de proposer une référence à une Anne Hébert, à une Rina Lasnier ou à une Éva Senécal, ce qui aurait certainement été plus cohérent.

N'empêche, toute initiative pour mettre en lumière la parole des femmes ne saurait qu'être louée, d'autant plus quand la proposition est de qualité. Nicole Brossard nous avoue ainsi: «Je pense un peu à Gaston Miron, Miroir, Mironie, lui qui savait si bien ce que coûte une phrase du moment qu'on se décide à la vouloir.»

Comment ne pas être ému aussi par les poèmes de Denise Desautels intitulés «Pour dire nous voici — en réponse au poème liminaire de L'homme rapaillé», alors que l'écho du poète bouge dans le sens: «Nous — claire conscience colère de femmes — "n'irons plus mourir de langueur mon amour / à des milles de distance dans nos rêves bourrasques / des filets de sang dans la soif craquelée de nos lèvres." Nous souches errantes volontaires avançons.»

Quarante et une poètes chantent l'existence et la force de la parole, dans le mutisme dangereux du temps. C'est déjà un exploit, c'est

déjà, contre le silence, la vie absolue de la poésie. Les poètes rapaillent souvent leur passé, les anciennes choses du silence qui les oppressent ou qui les oppressent encore, parlent beaucoup des lieux, de leur existence investie dans les jardins, dans les chambres, les rues ou les rêves. Pour donner aux mots leur part d'actualisation, là, dans le présent rassembleur, tout pris, tout bu, tout vu. «Dans le fragment je reconnais la plénitude», nous précise, avec d'autres, Louise Warren. On retourne alors

à *La duègne accroupie* de Michèle Drouin quand s'y entend: «Toute la mer dans l'orifice des voyelles.»

On les entend, avec Mireille Gagné, exiger la liberté: «Laissez-moi rêver / à des mains façonneuses d'histoires», car, avec Nora Atalla, «une femme apparaît pour dire les fissures / elle secoue le doute dans les esprits / par l'embrasure renoue les ficelles / éparses entre les os.»

Toute publication d'anthologie me semble importante parce qu'elle souligne l'existence, qu'elle marque d'un trait fort la venue à l'écriture des auteures ici conviées. Belle anthologie, donc, et proposition heureuse à venir saisir l'importance d'une incarnation vive de la parole nécessaire.

Collaborateur  
Le Devoir

## FEMMES RAPAILLÉES

Collectif sous direction d'Isabelle Duval et Ouanessa Younsi  
Mémoire d'ecrrier  
«Anthologie secrète»  
Montréal, 2016, 240 pages

**ROBERT LALONDE**

Robert Lalonde rend un bouleversant hommage à son cher Tchekhov.

« À la fois grave et surprenant, sage et empreint de la candeur et de la fureur du jeune légor, ce roman ciselé d'images fulgurantes est d'un rare équilibre. »  
Christine Brouillet, TVA

Président d'honneur du Salon du livre de Trois-Rivières

Séance de dédicaces: stand 64

Samedi 19 mars de 13 h 00 à 14 h 00 et de 17 h 30 à 18 h 30

Dimanche 20 mars de 11 h 30 à 13 h 00

Roman • 192 pages • 19,95 \$  
PDF et ePub: 14,99 \$

Boréal  
www.editionsboréal.qc.ca



## JEUNESSE

SOUS LE PARAPLUIE  
Catherine Buquet  
Les 400 coups  
Montréal, 2016, 32 pages

Il pleut et les rues sont inondées de gens qui ralentissent la course d'un homme pressé et hargneux. Le vent se met de la partie et envoie valser le parapluie de ce dernier au pied d'un petit garçon qui semble, lui, imperméable à ce torrent, plutôt occupé à saliver devant la vitrine colorée d'une pâtisserie. Survient alors un échange amical qui éclaire cette parcelle de journée grise. Nous l'attendions cet album qui, disons-le, ne déçoit pas. Mais si le texte poétique est bien mené et la joie de vivre du garçon est contagieuse, tout son éclat est redevable au trait dynamique et singulier de Marion Arbona. Les lignes obliques, qui appuient la froideur du temps et de l'homme, la variation des angles de vue ainsi que les couleurs, notamment la pâtisserie lumineuse — source de bonheur au cœur de cette ville grise —, nous absorbent. Il faut voir aussi toute l'émotion qui passe par le parapluie, objet central: de tout noir au début du récit, il se teinte de rose en fin de parcours. Voilà un album graphiquement très réussi.

Marie Fradette

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Un mort sans histoire

Malgré sa maîtrise des formes, Alain Beaulieu signe un suspense vite désamorcé

CHRISTIAN DESMEULES

Un garçon de 20 ans, Salim Belfakir, est retrouvé mort dans une chambre d'hôtel de Rennes, en France, après avoir été mis en garde à vue. Peu de temps après, un lieutenant de police solitaire, habitué des opérations confidentielles, prend sa retraite et quitte l'Hexagone pour aller s'installer à Cap-Santé, un village au bord du fleuve Saint-Laurent, dans Portneuf. Entre les deux, une assistante juridique travaillant pour l'avocat de la mère de Belfakir cherche à faire la lumière sur la mort du jeune homme.

Empruntant vaguement la forme de l'enquête, *L'interrogatoire de Salim Belfakir*, neuvième roman d'Alain Beaulieu, s'articule autour de la mort mystérieuse de ce Salim Belfakir, fils sans histoire d'une boulangère de Saint-Malo et d'un marin marocain aussitôt retourné à El-Jadida — qui n'a jamais su qu'il avait eu un fils, encore moins qu'il portait son patronyme.

On apprendra aussi qu'avant de prendre une retraite anticipée et d'aller s'enterrer au Québec (où était née sa mère mais où personne ne le connaît), Jacques Foch était

sur les lieux de la mort du jeune homme. « Il avait cinquante-quatre ans, n'avait aucun souci d'argent, il était libre comme un papillon, inconnu de tous, y compris de lui-même. » En froid depuis quelques années avec sa fille de 25 ans, il va essayer de reprendre contact avec elle, tout en se liant avec une performeuse québécoise, propriétaire de la maison qu'il loue.

Figure centrale du roman, servant de lien entre Foch et Belfakir, Eliane Cohen, une « ancienne anorexique » qui compte ses pas lorsqu'elle marche dans la rue, essaie de faire la lumière sur cette mort inexplicable. Un an après les faits, la traduction d'une phrase en arabe, qu'elle entend parfois murmurée à son oreille « comme le souffle d'une confiance », suffit à la convaincre de l'innocence de Belfakir (qui n'a jamais su deux mots d'arabe) : « Les pauvres ont toujours tort. »

Prenant prétexte de cet incident, Alain Beaulieu exhume les généalogies des uns et des autres. Au premier chef, un Salim Belfakir, mort, revoyant sa propre vie et nous la racontant à la première personne. En allant fouiller dans les histoires familiales, le romancier

de *Fou-Bar*, du *Fils perdu* et du *Joueur de quilles* (Québec Amérique, 1997, 1999 et 2004), habitué des histoires de filiation, n'est jamais loin ici de ses premières amours.

Huis clos

Par malheur, *L'interrogatoire de Salim Belfakir* s'esouffle rapidement. Des trajectoires qui ne convergent pas, un suspense trop vite désamorcé, une finale sans surprise. Des menus détails et des longueurs. On pense à cette phrase fameuse de Tchekhov : « Si un revolver apparaît dans une histoire, à un moment donné, il faut que quelqu'un s'en serve. » Alain Beaulieu charge ici son histoire de plusieurs éléments qui ne « servent pas ».

Tel ce cabinet de curiosités occulte que Foch visite au sous-sol de l'église du village, où marinent dans le formol des reliques de personnalités québécoises. Une invention amusante, certes, mais qui s'arrime plutôt mal au reste du livre.

On arrive mal aussi à saisir l'importance de personnages secondaires qui semblent ne faire que de la figuration, comme la demi-sœur marocaine de Salim Belfakir ou

cette artiste performeuse à la réputation internationale de Cap-Santé, qui se déshabille et écarte les jambes en se faisant filmer devant *La Joconde*, dans une démarche de « réappropriation du corps de la femme par les principales concernées ». *L'interrogatoire de Salim Belfakir* multiplie les sentiers qui ne mènent nulle part.

Malgré le crime, l'abandon familial, la corruption, malgré un potentiel de profond, le roman préfère la surface et n'ose jamais vraiment s'aventurer dans les territoires les plus sombres de l'âme humaine.

Le résultat? Une sorte de huis clos un peu autiste et vaguement choral, un doux ronronnement. On y trouve pourtant, comme toujours chez Alain Beaulieu, une maîtrise des formes. Une force qui aurait pu être employée à nous faire rire, à nous faire peur ou simplement à dire quelque chose. Dommage.

Collaborateur  
Le DevoirL'INTERROGATOIRE  
DE SALIM BELFAKIRAlain Beaulieu  
Druide  
Montréal, 2016, 296 pages

RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Le neuvième roman d'Alain Beaulieu s'articule autour de la mort mystérieuse d'un garçon de 20 ans, Salim Belfakir.



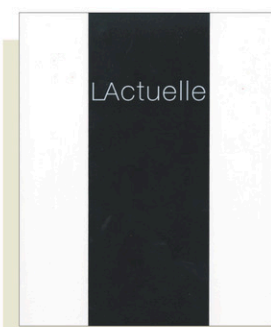
BANDE DESSINÉE

L'ÉTÉ DIABOLIK

Thierry Smolderen et Alexandre Clerisse  
Dargaud  
2016, Bruxelles, 168 pages

C'est bien plus qu'un *Été diabolik*, c'est un été sublime, très chic, débordant de finesse et d'intelligence que nous livre ici le duo Smolderen et Clerisse dans ce récit fascinant qui rend hommage à l'esprit de Diabolik, ce personnage d'une série noire dessinée en 1962 par Angela et Luciana Giusani en Italie. Le coup de crayon, le graphisme, les courbes, les couleurs nous plongent facilement dans cette époque, mais surtout dans l'été 1967 d'Antoine, 15 ans, qui va basculer au terme d'une altercation entre son père et celui de son adversaire au tennis. L'intrigue, qui se joue entre mondanités, plage, touffeur et lourds secrets, est tenue sur un fil tendu et trouve dans le dessin du cocréateur de *Ghost Money* (Dargaud), ce compagnon de voyage idéal, cet ami estival qui finit par tisser un ensemble plutôt remarquable et franchement délectable.

Fabien Deglise



ARTS VISUELS

L'ACTUELLE

Lise Lamarche, Gilles Daigneault,  
Lisa Bouraly  
Les éditions du passage  
et Fondation Molinari  
Montréal, 2016, 144 pages

Bien plus qu'une exposition de la Fondation Molinari, *L'Actuelle* est un projet d'édition. Tout un projet, puisqu'il s'agit du premier ouvrage consacré à la « galerie d'art non figuratif » de courte vie (1955-1957), fondée par Guido Molinari. À l'époque, l'homme n'est pas encore le maître de la peinture abstraite, mais il se montre déjà comme un chef de file. La publication a l'apparence d'une simple chronologie des expos tenues jadis au 278, rue Sherbrooke Ouest. Or, elle est un précieux document, fort en détails et en savoureux commentaires. Les auteurs ont mis à profit tout ce qui aura été écrit à l'époque au sujet de *L'Actuelle*, notamment les critiques parues dans les quotidiens montréalais. Une belle place est laissée aux reproductions d'œuvres et d'archives photographiques — tout le monde visitait *L'Actuelle*, y compris René Lévesque. Parmi les autres trésors dépoissés: une lettre dactylographiée puis annotée à la main, issue d'un échange entre Molinari et Rodolphe de Repentigny, la critique de *La Presse*. Cette missive révèle à quel point cette « aventure culturelle » demandait conviction et culot.

Jérôme Delgado

## Les enfants ou la baise ?

Emmanuelle Cornu raconte la maternité du point de vue d'une homosexuelle célibataire

DOMINIC TARDIF

Si vous aviez un jour à faire face à cette tragique décision, que choisiriez-vous entre le frétillant plaisir du sexe en affectueuse compagnie et la félicité de la parentalité? C'est, pour ainsi dire, l'impossible dilemme taraudant Anna, personnage-titre du premier roman d'Emmanuelle Cornu, auteure du recueil de nouvelles *Jésus, Cassandre et les demoiselles* (2012).

Ça s'appelle *Anna, salle d'attente* pourquoi? Parce que la jeune femme en question poireautera à plusieurs reprises dans les salles d'attente jonchées de magazines datés de cliniques de procréation assistée ou de centres d'adoption. Le double sens de ce titre ne demeurera cependant pas opaque bien longtemps: c'est surtout d'elle-même qu'Anna est en attente, ou d'un signe qui lui indiquerait la voie à suivre.

Adopter ou pas? Devrait-elle continuer de baisser avec l'imprévisible, donc forcément électrisante, Michaëlle, au risque que les services sociaux s'avisent de cette relation instable et déchire son dossier d'adoption?

« M. I. C. H. A. È. L. L. E. Enlève-moi de ce bordel. Tu es forte, toi. Sauve-moi, encore. Ne m'abandonne plus. Je ne te dérangerai pas. Je me ferai toute petite. Je veux juste savoir que tu es là. Sans toi, je n'y arriverai pas », implore la future mère lors d'un de ses nombreux accès de panique, en s'adressant à son amante volage.

Rare fiction traitant de la maternité du point de vue d'une femme homosexuelle célibataire, *Anna, salle d'attente* met salutairement en lumière les tiraillements devant lesquels, même en 2016, notre société place encore les membres de la communauté gaie souhaitant avoir des enfants. Saurions-nous collectivement encore plus prompts à trouver des comportements indignes d'un parent lesbienne qu'à un parent straight?

« Théoriquement, s'envoyer en l'air ne relève pas du drame, mais ici, les dés sont pipés. Elle doit présenter un dossier parfait. Pas d'entre-deux, pas de flou artistique. Pas de petite amie cachée. Pas de vie sexuelle vécue en toute liberté, entre adultes consentants », remarque la narration, oscillant entre le je et l'omniscience, lorsqu'un internat social surprend



MAXYME G. DELISLE

Emmanuelle Cornu

Anna les pantalons aux chevilles, si vous voyez ce qu'on veut dire.

En tant qu'objet littéraire, *Anna, salle d'attente* s'en tient cependant à une certaine sagesse dans le style jurant avec le désarroi et la colère de sa narratrice. Une scène osée où l'on vole vers le « septième ciel », et autres clichés du genre, ne peut paradoxalement que clouer le lecteur au

sol. Ne placer que quelques mots au milieu d'une page, comme Emmanuelle Cornu le fait à quelques reprises (page 53: « J'ai mal. », page 55: « Michaëlle. », page 57: « Salope. ») relève moins de l'effet de style que de la maladresse.

Emmanuelle Cornu n'ose la réelle subversion qu'en fin de parcours, en interrogeant le désir suprême de maternité qui, dans un discours malheureusement toujours omniprésent, semble séparer les vraies femmes, c'est-à-dire celles qui déploieront leur plein potentiel de féminité en devenant mères, des autres qui ne le seront pas. C'est une « Anna, canevas immaculé » que nous quittons, et c'est ainsi, dégagés de ce que les normes sociales prescrivent, que toutes les femmes devraient contempler cet infini monde des possibles qu'est une vie, afin qu'elle ne prenne pas bientôt les mornes allures d'une salle d'attente.

Collaborateur  
Le DevoirANNA, SALLE D'ATTENTE  
Emmanuelle CornuDruide  
Montréal, 2016, 200 pages

## TRADUCTEUR

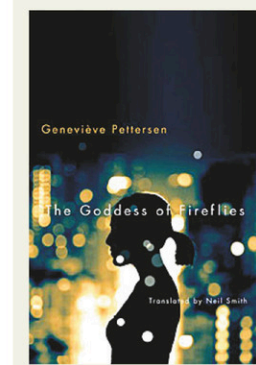
SUITE DE LA PAGE F 1

un ambassadeur pour le livre. C'est déjà une voix connue, qui peut communiquer avec les médias. C'est un nom que les lecteurs reconnaissent », explique celui dont le roman *Niko* paraissait récemment en français à La Peuplade. Qui en signait la traduction? Daniel Grenier!

Véhicule Press envoyait d'ailleurs récemment chez les libraires *The Goddess of Fireflies*, version française de *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen signée Neil Smith. La trilogie 1984 d'Eric Plamondon, sur laquelle a lui-même planché Nasrallah, paraîtra à partir de la fin de l'été. Son de cloche semblable chez Daniel Grenier. « Anna Leventhal ne savait pas vraiment qui j'étais avant que le recueil paraisse et elle a été étonnée de la réception dans les médias québécois qui, eux, avaient lu mon premier livre », se souvient l'auteur de *L'année la plus longue*, qui travaille présentement à l'invitation de Boreal sur *New Tab* de Guillaume Morissette.

Pour Nasrallah, Libanais d'origine établi à Montréal de

## La déesse, aussi mal engueulée en anglais



« La traduction est probablement l'activité la plus complexe qu'ait produite l'évolution du cosmos », pensait le critique littéraire anglais Ivor Armstrong Richards. Et elle l'est sans doute davantage complexe, l'activité, dans le cas d'un roman grouillant de truculentes expressions vernaculaires comme *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen.

« Comme l'histoire se passe dans les années 90 et que la narratrice et ses amis sont obsédés par la culture américaine, j'ai décidé d'utiliser le vocabulaire des ados américains de cette époque », explique Neil Smith, dont les romans *Boo* et *Big Bang* (Alto) ont été traduits par l'estimé tandem Lori Saint-Martin, elle-même écrivaine, et Paul Gagné. Ça donne quoi, *The Goddess of Fireflies*, demandez-vous? Ça donne que les « gawas » deviennent des *metalheads*, les « capeux » des *security guards*, les « pouilleux » des *skids* et une « chienne à bites », une *slut bucket*.

puis une quinzaine d'années, traduire, c'est saisir toutes les occasions qu'offre la métropole à celui qui veut gagner sa vie avec les mots. « David Homel a été un exemple pour moi, souligne-t-il. C'était il y a encore quelques années un des rares hommes de lettres qui œuvrait autant du côté anglo que franco, en tant qu'écrivain et traducteur. Comme je veux rester ici et m'investir dans cette ville, je sais que j'aurai plus d'opportunités si je peux travailler dans les deux langues. It's a reality that I have to accept. »

Une question de muscles  
Érosion du mur entre an-

glos et francos, exaspération à la lecture de traductions franco-françaises et politiques subventionnaires favorables expliqueraient donc que tant d'écrivains découvrent le traducteur en eux, pour parler comme dans les livres de développement personnel.

Sans compter que l'écrivain, une fois son chapeau de traducteur enlevé, peut espérer revenir à son pupitre personnel le coffre à outils mieux garni. « Sean Michaels aime la musique et a fait exprès d'écrire Us Conductors de façon rythmée, avec des passages plus secs, plus bondissants, plus coulants. C'est quelque chose auquel je suis plus sensible quand

j'écris maintenant », se réjouit Catherine Leroux.

« C'est impossible de vivre de sa plume au Québec, rappelle quant à elle Dominique Fortier, mais aussi, d'une certaine façon, c'est impossible de vivre de ses propres livres. Passer huit heures par jour dans mes livres à moi, ça me rendrait folle. Faire de la traduction permet de continuer de vivre dans les livres de manière concrète, d'exercer les bons muscles, mais c'est comme si tu habitais la maison de quelqu'un d'autre. Tu es à l'abri, mais ce n'est pas une maison que tu dois rebâtir de tes mains tous les matins. »

Le Devoir

**La beauté réparatrice**

Causerie-exposition avec  
**HÉLÈNE DORION,**  
poète

**Judi 24 mars**  
19 h 30

Contribution suggérée: \$ 5

Librairie indépendante de quartier  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585

## LIVRES

## Un vampire, à sa manière

Emmanuel Carrère voyage à la source de ses écrits publiés entre 1990 et 2015

CHRISTIAN  
DESMEULES

**A**u printemps 1990, cherchant un prétexte à un voyage un peu halluciné au cœur de la Roumanie postcommuniste, Emmanuel Carrère s'était lancé sur les traces du « vrai » Dracula.

Il y a bien sûr trouvé autre chose que ce qu'il cherchait. Mais que cherchait-il vraiment, sinon à se placer lui-même dans une situation où quelque chose — quelque chose d'autre — pourrait se passer. Peut-être à trouver matière à un peu d'*unheimlich*, ce sentiment qu'on traduit en général par « inquiétante étrangeté », et qu'Emmanuel Carrère aime à cultiver, au point d'en avoir mis dans presque tous ses livres.

Il est avantageux d'avoir où aller rassembler par ordre chronologique une série de chroniques et d'articles écrits et publiés entre 1990 et 2015. Comme des traits reliant entre eux les étoiles d'une constellation lointaine, ces textes lus aujourd'hui bout à bout permettent de cartographier vingt-cinq ans d'écriture. Vingt-cinq années d'obsessions, de quête, de blocages. Un voyage à la source de ses livres.

Qu'il s'agisse d'une préface au *Moll Flanders* de Daniel Defoe, d'un éloge de Sébastien Japrisot ou de Gregor von Rezzori, du compte-rendu

de sa rencontre avec Luke Rhinehart, l'auteur de l'inquiétant *L'homme-dé*, chacun de cette petite trentaine de textes contribue à tracer aussi en creux une sorte d'autoportrait de cet écrivain français de 58 ans — fils, on le sait, de l'académicienne et grande spécialiste française de l'histoire soviétique Hélène Carrère d'Encausse.

Depuis *L'amie du jaguar* (Flammarion, 1983), en passant par *La moustache* et *La classe de neige* (P.O.L, 1986 et 1995), son écriture montre les signes d'un glissement progressif du roman vers... Vers quoi? Vers autre chose, dirions-nous, où le réel et le « je » prennent une place beaucoup plus grande que l'imaginaire. « Chroniqueur judiciaire amateur », biographe de Philip K. Dick (« le Dostoïevski de notre siècle »), confident de Jean-Claude Romand, terrible protagoniste de l'histoire au cœur de *L'adversaire*, « roman documentaire » sur le modèle du chef-d'œuvre empoisonné de Truman Capote, *De sang-froid*.

## L'adieu au roman

Depuis, Carrère a enchaîné les « livres de non-fiction » à la tonalité si particulière, tournant presque toujours autour de la tentation des vies multiples. « J'ignore où cela me mène, mais je ne sais plus écrire que ce qui s'est passé », écrivait-il en 2006 dans *D'autres vies que la mienne* (P.O.L, 2009).

« Nous sommes, chacun de nous, terriblement prisonniers de notre petite personne, cantonnés dans nos façons de penser et d'agir. Nous aimerions



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Emmanuel Carrère aime à cultiver une inquiétante étrangeté dans son écriture.

bien savoir ce que c'est d'être quelqu'un d'autre, moi en tout cas j'aimerais bien le savoir et, si je suis devenu écrivain, c'est en grande partie pour l'imaginer. » C'est ce qui l'a poussé à raconter la vie de Jean-Claude Romand, qui a passé 20 ans à « prétendre être un autre que lui-même ».

Plus tard, racontant les origines et les méandres du fascinant *Retour à Kotelnitch*, on le retrouve sur les traces d'un vieux prisonnier de guerre hongrois à demi-fou et oublié de tous. Un film documen-

taire, sorti en 2003, « qui n'avait au début pas de sujet et en a trouvé un en chemin : une effroyable tragédie ». Il a passé les quatre années suivantes, raconte-t-il, à ne pas pouvoir écrire *Un roman russe*, qui est « à la fois une novélisation de mon documentaire, une psychanalyse à ciel ouvert et la dernière étape de ce cycle qui a pris forme sans préméditation, dans une fidélité tâtonnante aux embardées de la vie et aux sollicitations de l'inconscient. »

Pour qui sait apprécier le glauque, les zones grises, ex-

plorer les profondeurs, la Russie demeure aujourd'hui un formidable terrain de jeu. Et Carrère ne s'en est pas privé.

## Une affaire de méthode

Tout comme il ne s'est pas privé, avec son *Limonov* (P.O.L, 2011, prix Renaudot), de prélever la moelle des livres soi-disant autobiographiques de l'écrivain russe pour en remplir le sien. C'est sa méthode d'explorateur des ambiguïtés du réel : un « je » habilement mis en scène, avec ses illuminations et ses doutes d'écri-

vain ou de scénariste, ses états d'âme d'homme, ses passions de lecteur.

« Ça fait un peu caricaturalement postmoderne, le commentaire sur la réalité qui prend la place de la réalité, en même temps c'est comme quand, au lit, on se décrit ce qu'on fait tout en le faisant : je fais partie des gens qui trouvent ça excitant... » Cette façon de faire qui culmine peut-être dans *Le royaume* (P.O.L, 2014), une histoire intime de la naissance du christianisme et un témoignage sinieux de son propre rapport à la foi.

Comme écrivain ou comme documentariste, Emmanuel Carrère reconnaît être de « l'école du soupçon, de l'envers des décors et des making-of ». Le documentaire *Retour à Kotelnitch* — qui n'est pas avare en « inquiétante étrangeté » —, à sa façon, en témoigne bien. « Pour ma part, ce que dans le jargon technique on appelle les « regards caméra » ne me gêne pas : au contraire je les garde, j'attire même l'attention sur eux. Je montre ce que désignent ces regards, qui dans le documentaire classique est censé rester hors champ : l'équipe en train de filmer, moi qui dirige l'équipe, et nos querelles, nos doutes, nos relations compliquées avec les gens que nous filmons. Là encore, je ne dis pas que c'est mieux. »

Mais à sa manière, c'est fascinant.

## IL EST AVANTAGEUX D'AVOIR OÙ ALLER

Emmanuel Carrère

P.O.L

Paris, 2016, 550 pages

## ROMAN FRANÇAIS

## Le pain béni de Sylvie Germain

La romancière fait la preuve qu'une vie ingrate vaut bien un grand bonheur

Les personnages ingénus de Sylvie Germain ont une mémoire libre de regrets. Et si tout ce qui est vain disparaissait? Ce bonheur serait-il un bon levain pour la paix? demande-t-elle dans *À la table des hommes*.

GUYLAINE MASSOUTRE

La discrète Sylvie Germain peut être fière de son œuvre. La qualité de son écriture lui vaut des honneurs. N'a-t-elle pas été élue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique en 2013? Elle y a succédé à Dominique Rolin, en qualité de membre étranger. Élève de Levinas, auteure d'une biographie remarquée d'Etty Hillesum, elle a signé, depuis 1984, une trentaine de livres qui questionnent l'hu-



main et son rapport à Dieu; ou plutôt, elle parie qu'inventer un tel lien embellit la vie.

Si cette chronique du *Devoir* a délaissé sa spiritualité tant les romanciers sont happés par les drames environnants, retrouver Germain, c'est sentir passer un souffle d'alizé dans un langage ailleurs en crise. Ouvrir le moi à un pressant besoin de vivre sans se laisser désorienter, tel est son projet de livre en livre. « *L'écriture force à poursuivre noir sur blanc* », cite-t-elle de Mallarmé, dans un entretien diffusé sur Canal Académie. Elle y dit combien le ré-

confort à toute mésaventure suppose une volonté, qui se pratique en zigzaguant, même épaulée de croyance.

*À la table des hommes* est un roman éthique à l'équilibre classique. Entre psychologie et fantaisie, il propose une fable sur la beauté de la fragilité dans une mer de violence.

Peut-on tenir à distance ce mal environnant? La réponse est précise, et l'espérance, toujours menacée, gagnée au prix d'efforts. Par sa douceur envers les êtres frustes, au village qu'elle invente, elle offre un répit bienfaisant à la lecture échevelée de maintes batailles.

## Compagnonnage

Au début du roman, on suit un étrange animal, un petit cochon qui erre dans un pays ravagé par la guerre. Soudain, on est aux prises avec un enfant nu, abandonné sur un banc de village, où tous les hommes ont disparu. C'est un demeuré, un innocent « idiot bredouilleur ». Une vieille femme le recueille, mais des enfants le martyrisent.

Grâce à l'affection d'un

vieux clown, Babel — c'est le nom du garçon — est alors emmené dans un autre pays, où, grâce à l'hospitalité de jumeaux, il apprend à bien vivre. Il grandit en sécurité et en dignité, apprend à parler une nouvelle langue. Ce « grand mélancolique en perte de langage » devient Abel.

Cet être singulier distille un bonheur égal à celui qui l'a sauvé. Les quatre personnages font une famille élargie, dans l'esprit d'un huis clos qui mûrit et s'épanouit. Marginaux, gens simples, laissés-pour-compte ou émigrés, ils finissent par se lier de sentiments durables. Le silence est lumineux dans les phrases, qui valent à l'écrivaine le titre de poète en prose.

## Comédie

Germain capte le quotidien en touches succinctes et rapides. Ses personnages se trompent, reprennent par le menu les obscurités qui les hantent, retrouvent prudemment leur passé. Ils se mélangent entre eux et ne se dépendent qu'après y avoir songé. Depuis qu'une pie s'est attachée à Babel, celui-ci accepte de ne pas comprendre le film inconnu dans lequel il joue, ce qui défile, les arbres comme les animaux.

Des scènes burlesques se succèdent, tel ce moment où Babel, adulte, apprend à lire en marmonnant des lettres tracées sur la buée d'une vitre: « *L'irruption des deux épouvantails déglingués, l'un à la tête oblique, l'autre le dos en équerre, coiffés d'un chiffon qui leur dégouline sur le visage et les épaules interrompt leur séance. Ils se regardent tous les quatre avec ahurissement, et soudain Babel éclate d'un rire énorme, comme s'il brassait toutes les voyelles et en faisait retentir le timbre à l'excès.* » L'hilarité guérit, et le lecteur sent le coup de torchon, loyal à la vie.

Il y a de beaux rêveurs dans ce roman. Pour Abel, devenir un homme provoque une révolte intérieure; il lui arrive de pleurer en dormant. Et lorsque la malversation atteindra son havre, il verra son langage initié impuissant à la contrer, mais il

n'est plus un enfant, et cela change la donne.

Vivre, selon Sylvie Germain, n'élude rien du choc des contraires. Esquiver la douleur exige de l'insoumission. C'est par « un brusque et puissant besoin d'espace, d'accès au large minéral et végétal » que se refont les solidarités vivaces. Aussi l'écrivaine préfère-t-elle l'ironie à l'acidité, l'effronterie aux certitudes, le ridicule au sérieux, la pénombre à trop d'éclairage. L'« *ici-bas terres* » vaut bien une fête.

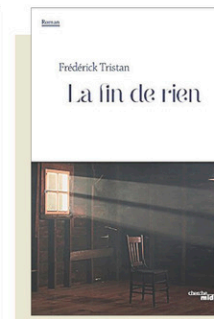
Collaboratrice  
Le Devoir

## À LA TABLE DES HOMMES

Sylvie Germain

Albin Michel

Paris, 2016, 263 pages



## ROMAN

## LA FIN DE RIEN

Frédéric Tristan

Cherche Midi

Paris, 2015, 140 pages

La peur est un thème universel et inépuisable. Kafka est un maître écrivain de cet absurde par-dessous tout, qui vient du collectif savamment appliqué à détruire l'humain, sa singularité, son droit d'exister. Peur panique de l'innocent, de l'être que rien ne disposait à affronter la grosse machine à broyer, l'erreur judiciaire, et qui doit en plus participer à son propre anéantissement, l'approuver, le cosigner. C'est cette histoire éternelle que reprend Frédéric Tristan, qui signe un récit de l'effroi et de l'enfermement dans un pays de l'Est, sans doute la Pologne des années 30. Cet ancien Prix Goncourt (*Les égarés*, 1983) est l'auteur d'une œuvre abondante, dont ce huis clos, *La fin de rien*, dialogue paradoxal entre une victime et son juge-bourreau, grotesque personnage canalisant les ruses auxquelles la naïveté et la raison ne peuvent précisément rien. Lecture aisée d'un *remake* historique, moins fort que ses grands modèles, ce fantasme se tient près d'imaginer ce qu'aurait été le monde de chacun si quelque chose s'était passé dans cet univers accusateur, antisémite et procédurier, qui aurait pu faire que la Seconde Guerre mondiale n'ait pas lieu.

Guylaine Massoutre



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Le roman de Sylvie Germain s'ouvre sur un tout petit enfant perdu, singulier, que l'on verra grandir.

**Relations** 75 ANS POUR UNE SOCIÉTÉ JUSTE

**LA RÉSISTANCE**  
IMPÉRATIF DE NOTRE TEMPS

75 ANS POUR UNE SOCIÉTÉ JUSTE  
ÇA SE FÊTE!

EN KIOSQUES  
LE 18 MARS

ABONNEZ-VOUS!

LE DEVOIR Canada

DÉCOUVREZ LE SOMMAIRE ET TOUT SUR LES NOUVEAUTÉS ET FESTIVITÉS AU  
[WWW.REVUERELATIONS.QC.CA](http://WWW.REVUERELATIONS.QC.CA)

# ESSAIS

## La langue mêlée de Marc Cassivi

Pamphlet contre les zélotes du français, *Mauvaise langue* n'est pas à la hauteur

LOUIS CORNELLIER



Si je me laissais aller à parler en français comme Marc Cassivi se plaît à le faire dans le privé, je dirais que le chroniqueur de *La Presse*, dans *Mauvaise langue*, est « à côté de la track ». Essai polémique sur la situation du français au Québec, ce livre accuse les « chevaliers de l'apocalypse linguistique », dont je ferais partie, de tout mélanger, alors qu'il s'agit là, précisément, de son propre travers.

Passons rapidement sur la dénonciation de « ces nouveaux curés de la patrie, repliés sur le "nous" francophone-blanc-catholique », si grosse qu'elle se réfute elle-même en s'exprimant. Blanc et catholique? Ce n'est pas sérieux. Le maire Jean Tremblay n'est pas si populaire que ça, surtout chez les souverainistes.

Cassivi, par exemple, écrit que « bien des zélotes dénoncent les dangers du bilinguisme individuel ». Ah bon? Qui ça? Les partisans les plus acharnés du Québec français n'ont toujours dénoncé que le bilinguisme institutionnel ou collectif. Le problème, pour eux, n'a jamais été que Pierre, Jeanne ou Kevin apprennent l'anglais pour lire Orwell dans le texte (c'est rare) ou pour « s'ouvrir sur le monde » en écoutant du Beyoncé ou en allant à Disney en famille. Non.

Ce à quoi s'opposent les zélés défenseurs de la Charte de la langue française, c'est à un Québec dans lequel l'anglais

serait une langue nécessaire, incontournable, pour le travail, pour les études, pour la promotion sociale, pour le prestige, pour la réussite de la vie, quoi. Ils sont d'accord avec Cassivi pour dire qu'« une langue n'est pas une prison ». Seulement, ils savent, eux, que c'est quand une langue est bafouée qu'elle emprisonne ceux qui la parlent dans le mépris.

Être pour le Québec français, ce n'est pas nier à qui ce soit le droit d'apprendre toutes les langues qu'il lui plaît de baragouiner (pour la maîtrise, on attendra) dans son salon et en voyage ou pour écrire des chansons qui « pognent » à l'international. C'est refuser que l'anglais, au Québec, devienne une condition d'embauche (sauf dans quelques cas) et un savoir nécessaire à la réussite des études. De cela, qui est l'essentiel, Cassivi ne parle jamais dans son brûlot égotiste.

### Étroitesse de vues

Ce qui n'est pas normal et qui mérite d'être dénoncé, c'est le fait qu'une première ministre du Québec, un État dont la seule langue officielle est le français, soit critiquée parce qu'elle ne maîtrise pas l'anglais; c'est le fait que pour étudier, au baccalauréat, au Québec, en sexologie, en physique, en médecine ou en soins infirmiers (je cite ces cas qui m'ont été confirmés par mes anciens étudiants du collégial), il faille se coltiner une majorité de références en anglais; c'est le fait que de plus en plus d'employeurs exigent, en douce mais en appuyant, une connaissance de l'anglais pour une foule d'emplois.

Quand André Braën, professeur de droit de l'Université d'Ottawa, écrit que le français, au Québec, est « la langue d'une majorité incapable de l'imposer », c'est à ces situations qu'il fait référence. Cassivi peut bien se gausser en lâchant « m'est avis qu'il passe trop de temps outre-Ontario », il ne montre par là que son étroitesse de vues.

On aimerait que le chroniqueur de *La Presse* ait raison d'affirmer que le français est, au Québec, « dans les faits comme dans la théorie, la langue officielle et la langue d'usage », mais ce n'est vraiment pas toujours le cas. Pour que cela le soit, il faudrait que le français s'impose ici non seulement comme seule langue nécessaire partout dans l'espace public, mais comme langue suffisante. Il faudrait, en d'autres termes, non seulement en avoir besoin, mais pouvoir s'en contenter. Nous en sommes loin.

Cassivi a raison de se réjouir du fait que les anglophones et les allophones sont plus nombreux aujourd'hui qu'hier à pouvoir s'exprimer en français, mais si cela ne change rien à la situation déjà mentionnée, c'est-à-dire à l'obligation pour les francophones de connaître l'anglais pour travailler et étudier ici, le gain demeure presque sans effet.

### Français créatif

C'est sur ce terrain, celui du statut du français, donc, que se joue l'essentiel. Le reste relève de l'épiphénomène. C'est le cas, notamment, du débat sur le français comme langue de création. Les critiques de cette tendance savent bien qu'il ne



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Marc Cassivi se dit souverainiste et partisan de la loi 101. Tant mieux. Toutefois, à le lire, on se demande bien comment il concilie ces prises de position avec le reste de sa pensée.

s'agit que d'un symptôme et non du problème principal. Toutefois, ils considèrent, avec raison, que ce symptôme est révélateur d'une inquiétante attitude de colonisé.

D'abord, sur le plan existentiel, il faut reconnaître qu'il

y a quelque chose de tordu à choisir une langue autre que la sienne pour exprimer l'essentiel de l'être, qui est ce qu'on attend d'un art véritable. « Pour transmettre un message universel le plus efficacement possible, de nos jours, il existe

un moyen de communication tout simple et largement répandu: on appelle cela l'anglais », écrit Cassivi, laissant ainsi entendre, peut-être malgré lui, qu'il n'y a pas d'universalisme possible hors de la langue dominante et que le reste est folklorique.

Mépris de sa culture et conception superficielle de l'art se conjuguent ici dans une apologie de l'aliénation librement consentie, qui prend l'œuvre de la chanteuse Adele pour du grand art et les films américains de certains de nos cinéastes pour de grandes manifestations de la culture québécoise à l'étranger, en anglais. Or, que reste-t-il d'une culture nationale sans la langue qui la constitue? Gaston Miron n'a pas eu besoin d'écrire en anglais pour être universel et les films américains de Denis Villeneuve ne sont que ça, américains.

Marc Cassivi se dit souverainiste et partisan de la loi 101. Tant mieux. Toutefois, à le lire, on se demande bien comment il concilie ces prises de position avec le reste de sa pensée. Rêve-t-il d'un Québec indépendant bilingue, incarné en anglais sur la scène internationale par nos artistes? Pour cela, le Québec canadien actuel du confort et de l'indifférence suffit amplement. De toute évidence, il n'y a pas que la langue de Marc Cassivi qui est mêlée.

Collaborateur  
Le Devoir

### MAUVAISE LANGUE

Marc Cassivi  
Somme toute  
Montréal, 2016, 104 pages

### CORRESPONDANCE

## Le frère conservateur de Papineau

Denis-Benjamin Papineau se dévoile à travers des inédits révélateurs

MICHEL LAPIERRE

Alors que son frère Louis-Joseph fut chef des patriotes, pourfendeur de la Confédération et panaméricaniste, Denis-Benjamin Papineau (1789-1854), copremier ministre du Canada-Uni (1846-1847), apparaîtra comme l'antithèse de son aîné. Pourtant, en 1841, il écrit à Louis-Joseph en exil à Paris que l'Union décrétee par Londres « se résume dans ces mots: écraser la population canadienne-française et lui ôter toute influence politique ».

Dans l'introduction qu'il signe au texte établi et savamment annoté, avec sa collaboratrice Renée Blanchet, de la correspondance inédite (1809-1853) de Denis-Benjamin Papineau, le chercheur Georges Aubin précise d'ailleurs que, d'abord d'allure réformiste, l'administrateur de la Petite-Nation, la seigneurie familiale

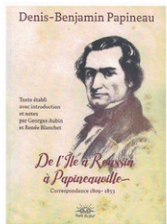
en Outaouais, « finira sa carrière sous l'étiquette de tory ». Il suivra les traces de son ami le journaliste et fonctionnaire Étienne Parent et de tant d'autres ex-patriotes devenus conservateurs.

La situation à quelque chose de tragique. Louis-Joseph, le seul que spontanément la conscience collective québécoise désigne sous le nom de Papineau tout court, se trouve isolé, avec sa femme et ses enfants, de ses anciens compagnons de lutte, de son milieu, de sa famille élargie, même de son propre frère, beaucoup moins connu que lui. Son progressisme l'a mis au ban de la nation sans éteindre pour autant l'admiration que l'on garde pour lui.

Denis-Benjamin en témoigne avec éloquence à celui que le pouvoir britannique a contraint à l'exil et dont il se veut tou-

jours le « frère bien affectionné ». Elu député en 1842, il lui écrit l'année suivante, à la suite des disputes politiques occasionnées par l'Union du futur Québec et du futur Ontario: « Pour achever de consolider la paix dans le Canada, ta présence était nécessaire, par conséquent désirable par tous les partis. »

En 1845, il souligne à sa femme que l'esprit chicanier l'emporte maintenant sur l'esprit progressiste de ceux qui, en 1837, comme l'ambitieux Louis-Hippolyte La Fontaine, « voulaient faire une révolution » au Bas-Canada, « secouer le joug de l'Angleterre et se gouverner eux-mêmes ». Dans une lettre de 1846 à Louis-Joseph revenu d'exil, il déplore « des animosités » que tous doivent oublier, « et nous, Canadiens français, plus que les autres », car nous « en avons toujours été la victime ».



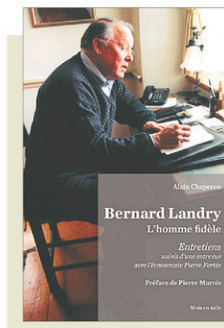
Denis-Benjamin Papineau

Malgré tout, Denis-Benjamin annonce un Canada-Uni élargi, encore rattaché à Londres et monarchique, comme l'établira la Constitution de 1867. « Je n'aurais pas d'objection à ce que les autres colonies anglaises de l'Amérique du Nord ne fissent partie de cette confédération », écrit-il, laissant à son frère le rêve du panaméricanisme républicain, révolution du Nouveau Monde à laquelle le Québec prendrait part.

Collaborateur  
Le Devoir

### DE L'ÎLE À ROUSSIN À PAPINEAUVILLE

Correspondance 1809-1853  
Denis-Benjamin Papineau  
Texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin et Renée Blanchet  
Point du jour  
L'Assomption, 2016, 660 pages



### ENTRETIEN

BERNARD LANDRY  
L'HOMME FIDÈLE  
Alain Chaperon  
Préface de Pierre Marois  
Mots en toile  
Montréal, 2016, 312 pages

Bernard Landry est toujours un interlocuteur de qualité. Homme de culture, expert en économie, politicien de prestige et militant indépendantiste exemplaire, l'ancien premier ministre du Québec, selon l'économiste Pierre Fortin, « est un géant méconnu », « un passionné du Québec ». Pas avare d'éloges, Fortin affirme même que « [Landry] et Parizeau ont fait dix fois plus de choses pour le Québec économique que n'importe qui de leur génération ». Dans ce livre, l'ex-chef péquiste répond librement aux questions amicales de l'écrivain et écrivain souverainiste Alain Chaperon sur sa jeunesse, son engagement politique et ses idées. Comme Landry n'a jamais été chiche de sa parole, on apprend ici peu de choses nouvelles, mais on ne s'ennuie pas. En pleine forme, Landry, qui regrette d'avoir été ami avec Sylvain Simard et d'avoir démissionné en 2005, redit son admiration pour René Lévesque et Camille Laurin, critique vertement ses adversaires politiques — il dit du virage fédéraliste de François Legault que « c'est comme si le pape devenait musulman » —, exprime sa déception quant à la désertion nationale de Claude Charron et réitère l'importance du succès économique du Québec pour assurer sa vitalité culturelle. « Qu'une nation aussi dynamique à tous égards que la nôtre soit la simple province d'une autre nation est une absurdité », répète-t-il. Sans être d'accord avec toutes les observations de Landry, on ne peut que saluer la fidélité et la noblesse de son engagement patriotique.

Louis Cornéliier

## « CHEUF »

SUITE DE LA PAGE F 1

L'argument selon lequel les idées de Duplessis ne sont que le reflet de son époque ne tient pas. Cette logique explique peut-être les mœurs douteuses du chef de l'Union nationale, son nationalisme défensif, son agriculturisme et son alliance avec le clergé, mais ne saurait justifier son antiétatisme primaire, quand on considère la popularité nouvelle, dans l'Occident d'après-guerre, de l'État-providence.

Au moment où, ailleurs, l'interventionnisme étatique fournit le carburant des Trente glorieuses, Duplessis se complait dans le paternalisme réactionnaire. On ne va, aujourd'hui, pas le féliciter pour ça. Attribuer, comme le fait l'essayiste, le succès de la Révolution tranquille au bon état des finances publiques légué par Duplessis et se désoler du fait que « cette Révolution s'est faite en terrassant la mémoire



ARCHIVES LE DEVOIR

Martin Lemay a raison de dire que Maurice Duplessis (ici lors d'une allocution publique) n'était pas le diable.

de celui qui l'aura permise » relève d'une rhétorique tordue. Ce n'est pas présumer abusivement que de reconnaître que, vivant, le « cheuf » aurait combattu de toutes ses forces le tournant social-démocrate

de l'État québécois. Martin Lemay a raison d'inventer les Québécois, trop souvent cantonnés dans une modernité sans mémoire qui fragilise leur identité, à assumer leur passé sans le noircir, à

« accepter la part du Canadien français qui vit encore en eux » afin de renouer, sans gêne, avec leur histoire longue et avec leurs ancêtres admirables. Il a même raison de dire, avec son préfacer Mathieu Bock-Côté, que Duplessis n'était pas le diable.

Lemay ne nous fera pas croire, toutefois, que l'homme de la « loi du cadenas » (1937) appartient à ce que notre passé a produit de plus inspirant. Même Lionel Groulx, qu'on ne peut soupçonner de gauchisme et de fédéralisme, n'aimait pas Duplessis, ce « célibataire égocentrique », écrivait le chanoine, qui ne connut jamais, à ce qu'il semble, la vraie jeunesse, la fraîcheur du cœur.

Collaborateur  
Le Devoir

### À LA DÉFENSE DE MAURICE DUPLESSIS

Martin Lemay  
Préface de Mathieu Bock-Côté  
Québec Amérique  
Montréal, 2016, 168 pages



### ZINE

FEMMES EN GRÈVE  
Collectif des Hyènes en jupons  
Autopublié  
Montréal, 2016, 24 pages

Après un premier numéro portant sur le sexisme ordinaire paru en 2015, le collectif féministe radical des Hyènes en jupons frappe à nouveau avec ce recueil ayant pour sujet la grève des femmes/les femmes en grève. En trame de fond de tous les textes, l'épuisement collectif et individuel des femmes, découlant du travail invisible qui leur incombe. Que ce soit dans les relations de travail, d'amitié ou amoureuses, au sein de la famille ou dans les milieux militants, c'est le labeur — non rémunéré et souvent non valorisé — accompli par les femmes qui permet à la société de « tourner ». Et si on arrêta tout ça? Nourrir les enfants, ranger la maison, prendre les notes des assemblées générales, consoler et écouter nos amis et conjoints... En une dizaine de textes anonymes (mis en valeur par un graphisme aux jolies teintes pastel et aux illustrations percutantes), les féministes de *Femmes en grève* crévent un abcès important: malgré les beaux discours de nos politiques actuels et les luttes passées, les hommes jouissent encore d'un important privilège, celui d'être pris en charge. Disponible en ligne et en version papier. Infos à [hyenesenjupons.com](http://hyenesenjupons.com).

Sophie Chartier